

CLAIRE ROX

*Les Chroniques*

*Des Gardiens*

*Enfants de Noona*

*Livre premier*

Droits d'auteur 2021 Claire Rox  
Tous droits réservés

*Pour Éna et Nana, qui se reconnaîtront dans la hardiesse de certains  
personnages.*



# 1

**M**élie, cesse de gesticuler !  
À ces mots, la jeune femme releva la tête et foudroya son ami du regard.

– Je ne peux pas terminer si tu remues la main toutes les deux secondes.

– Cette position n'est pas très confortable, tu sais, Cid ! Je ne sens plus mon coude, le vent me chatouille le bout du nez et je suis trop énervée pour rester sans rien faire.

D'un geste vif, Mélie frictionna son bras engourdi par une heure d'inaction. Elle ouvrit son poing et le referma à plusieurs reprises afin d'y accélérer l'afflux de sang. Cid sourit et posa son crayon sur la feuille de papier où était représentée la main de Mélie.

– Oui, pardonne-moi, dessiner me détend, mais ce n'est peut-être pas le bon moment pour te demander de poser, concéda-t-il.

Profitant de cette occasion, Mélie se releva d'un bond, se mit sur la pointe des pieds et étira tout son corps. Elle propulsa ses bras au-dessus de sa tête et accompagna ce geste d'un long et bruyant bâillement. Dans cette position, sa tunique de coton bleu clair se colla contre son buste et révéla la musculature

impressionnante de son dos et de ses avant-bras. Elle portait un pantalon noir qui s'arrêtait sous son genou et laissait entrevoir des jambes tout aussi athlétiques. Sa peau, couleur de miel, était couverte d'hématomes et de cicatrices que Cid connaissait par cœur pour les avoir esquissés à maintes reprises.

D'un geste assuré, elle enleva le ruban qui retenait ses cheveux et une cascade de boucles dorées tomba sur ses épaules. Elle ébouriffa sa chevelure et tourna la tête en direction de son ami qui l'observait avec attention. Aussitôt, le haut de ses joues se teinta de pourpre, masquant en partie ses taches de rousseur.

En trois enjambées, Mélie rejoignit Cid, et s'installa à ses côtés sur la large souche d'arbre qu'il affectionnait tant. Elle jeta un œil par-dessus son épaule, examina l'œuvre de l'apprenti artiste, alternant son regard sur sa propre main et sur sa reproduction. Cid n'avait omis aucun détail, aucune marque, même la plus infime.

– Mon père me dit souvent que les mains d'un individu reflètent sa personnalité, marmonna-t-elle avec une certaine amertume dans la voix, que te révèlent les miennes, Cid ?

L'intéressé posa sa planche en bois, sur le tapis de mousse qui recouvrait le sol de leur clairière, et fixa la paume avec intensité.

– Elles me font penser à celles d'un vieux guerrier qui aurait vécu des centaines de batailles.

Mélie le poussa du coude. D'un geste vif, elle attrapa sa main et la leva face au soleil. Les doigts du jeune homme paraissaient gigantesques à côté des siens. Sur la paume, des cals et des cloques trahissaient les longues heures de travail effectuées par le Tomisien dans les champs. La phalange supérieure de son index droit présentait un léger creux à l'endroit exact où se

logeait son crayon quand il dessinait.

Ils restèrent immobiles quelques instants, leurs regards pointant vers un ciel sans nuages. Les grosses branches d'un chêne millénaire protégeaient leurs yeux des rayons ardents. Allié à la fraîcheur d'un petit ruisseau qui serpentait à leurs pieds, c'était le coin le plus agréable de cette forêt. Une brise s'échappa des sous-bois et vint parachever ce sentiment de plénitude.

Cid Malone et Mélie Faelens se connaissaient depuis leur venue au monde, seize ans auparavant, dans ce minuscule village du sud de la Fédération. Pendant longtemps, ils avaient côtoyé les mêmes lieux, les mêmes fêtes, mais la fille de l'Édile de Tomis n'avait jamais adressé la parole à cet enfant timide et réservé qui quittait difficilement les jupes de sa mère. Le destin avait poussé cette amitié à se construire au fil des jours, et l'intégration de Pit la transforma en un trio de compagnons inséparables.

Tout à coup, Mélie se remit vivement sur ses pieds.

– On s'entraîne, lança-t-elle avec ferveur, je voudrais te montrer la nouvelle parade que Rise m'a enseignée hier.

Devant l'immobilisme de Cid, elle attrapa une branche qui traînait sur le sol et la tint avec fermeté, à l'instar d'une lourde épée. Les genoux fléchis, le dos voûté, elle se prépara à l'attaque d'un ennemi invisible. Elle effectua deux mouvements circulaires de la jambe droite, à la fois vifs et gracieux, et son arme de fortune se retrouva plaquée contre son corps dans une position défensive.

Cid soupira. Les moments passés au sein de cette clairière avec Pit et Mélie resteront parmi ceux qui lui manqueront le plus. Ce

lieu était leur havre depuis tant d'années. La cabane fabriquée par les enfants quelques années auparavant était devenue trop petite désormais pour les accueillir tous les trois. Elle trônait, au centre, comme un vestige de leur innocence disparue. Au fil du temps, les trois amis avaient façonné cet endroit à leur convenance. Mélie avait ajouté un mannequin de bois pour ses entraînements, Pit, un établi de menuisier et Cid s'était contenté de cette souche d'arbre, alliée de toutes ses créations artistiques.

Un bruit de pas, suivi du froissement des feuilles à l'autre bout de la clairière l'extirpa de sa rêverie. Les deux amis se retournèrent en même temps et observèrent l'arrivée de Pit qui émergea des fourrés, accompagné de sa nonchalance habituelle.

– C'est ici que vous vous cachez, s'exclama-t-il, au village, tout le monde te cherche.

– Tout le monde me cherche ? répéta Cid, surpris.

– Je ne parle pas de toi, bien sûr, même si tante Rose et oncle Davis aimeraient te voir avant la cérémonie de ce soir. Ils m'ont demandé de te transmettre ce message si je te croise. En revanche, la disparition de Mélie Faelens a mis en émoi tout Tomis.

– Que me veulent-ils ? s'enquit la jeune femme.

– Comment le saurais-je, ma belle. Archie arpente les rues du village en gesticulant comme un ours en quête de ses petits, ses phrases sont incohérentes. C'est très drôle et touchant aussi, il a déjà l'air perdu sans toi. Quand je me suis lassé de cette scène, j'ai bien sûr proposé mes services pour retrouver sa chère oursonne égarée.

– Je ne suis pas ta belle, Pitka Malone, rétorqua la fille de l'Édile avec véhémence, je pensais avoir un peu de temps libre



avant ce soir...

Mélie ramassa ses affaires d'un geste courroucé. Elle traversa la clairière à grandes enjambées tout en marmonnant entre ses dents. En passant près de Pit, elle posa son regard d'un marron clair presque jaune sur ceux du jeune homme.

– Tu es un oiseau de mauvais augure, Pitka Malone, un véritable corbeau.

Dans ses accès de colère, elle ressemblait à un terrible félin, ou à un lion, cette créature antique et terrifiante. Pit se replia sur lui-même, prêt à encaisser les vociférations de son amie.

– On se voit ce soir, ajouta-t-elle avec plus de douceur à destination de Cid.

Sur ces mots, elle disparut dans les profondeurs verdâtres de la forêt.

– Je l'ai échappé belle, souffla Pit en se dirigeant vers son cousin. Je trouve que notre Mélie s'adoucit, elle perd de sa fougue, elle ne hurle plus comme dans le bon vieux temps.

– Mélie ne me crie jamais dessus, elle n'abat ses foudres que sur ta personne.

– Et c'est pour moi un grand honneur, dit Pit avec une courbette, j'accepterai tout ce qui vient de notre future Édile.

– Je n'en doute pas, s'amusa Cid, qui connaissait les sentiments profonds que son cousin portait à leur amie commune depuis toujours.

– Allons-y, lança Pit en se dirigeant vers le bosquet où il était apparu plusieurs minutes auparavant.

Cid lui emboîta le pas. Au moment de franchir la barrière d'arbustes, frontière qui séparait la clairière du reste du monde, le cœur du Tomisien se serra dans sa poitrine.

Émergeant du sentier, les cousins se retrouvèrent nez à nez avec le mur d'enceinte du village. Ils saluèrent les deux gardes postés sur la tourelle, surveillant sans enthousiasme les allées et venues des badauds, puis pénétrèrent dans un Tomis en ébullition.

Au moment des derniers préparatifs, l'effervescence était palpable. Au loin, la musique des orchestres répétant sur la place s'accordait aux cris des enfants surexcités. Les habitants avaient décoré leurs demeures de guirlandes et de lanternes en papier multicolore, ce qui donnait aux maisons aux toits de chaume des allures d'énormes champignons lumineux.

Leurs pas les menèrent dans une ruelle peu fréquentée, parallèle à l'axe principal qui longeait les remparts sur plusieurs centaines de mètres. Après dix minutes de marche, le logis des Malone apparut. Il se distinguait des demeures tomisiennes par un magnifique jardin qui entourait la maison. Des anémones, héliotropes, pétunias et autres fleurs estivales s'élevaient des parterres. La façade était recouverte de diverses plantes grimpantes et cette cascade chamarrée tranchait avec la clarté du mur en torchis, blanchis à la chaux.

Une femme flânait dans les allées de ce dédale champêtre. Elle cueillait des fleurs aux couleurs éclatantes, qu'elle déposait dans un petit panier en osier, niché au creux de son bras.

– Tante Rose, héla Pit.

En entendant son nom, Rose Malone se retourna. Elle posa sa main libre au-dessus de son regard pour suivre l'arrivée des deux jeunes hommes. Comme à son habitude, un large sourire illuminait son visage et dessinait des fossettes sur le haut de ses pommettes. Elle ne semblait pas avoir plus de trente ans, seules

quelques rides apparues récemment au coin des yeux trahissaient son âge.

– Je l’ai trouvé, tantine, et en charmante compagnie, ajouta-t-il avec malice.

Cid sentit le rouge lui monter aux joues. Depuis quelque temps, il était la victime de rumeurs non fondées lui prêtant une relation amoureuse avec Mélie. Pit, percevant son embarras ne manquait jamais une occasion de le titiller, ce qui permettait également de détourner l’attention sur ses propres sentiments.

Rose lança un regard réprobateur à son neveu, puis se mit sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur le front de son fils.

– Merci Pit, susurra-t-elle de sa voix mélodieuse, souhaites-tu rentrer boire un verre ?

– Impossible, ma tante, les petits sont excités comme des puces par la fête qui approche. Et puis, je n’ai pas encore terminé mes bagages.

– Tu ne tiens pas de Cid, ses affaires sont prêtes depuis plus d’une semaine déjà, dit Rose en poussant son garçon du coude.

– Je n’ai pas l’intention de me surcharger, une ou deux tenues, des biscuits pour la route, cela devrait suffire.

Sa réponse amusa Cid. Malgré leurs caractères diamétralement opposés, une solide amitié liait les deux jeunes hommes. Pit était volubile et enjoué, Cid discret et réservé. Il affectionnait l’organisation et l’ordre, alors que son cousin ne prévoyait jamais rien et vivait au jour le jour.

Physiquement, Cid ressemblait beaucoup à sa mère, il avait hérité d’elle ses yeux en amande, ses cheveux couleur de sable,

son nez droit et franc. Pit était un vrai Malone, un visage rond, un air charmeur, une tignasse brune comme le charbon. Pourtant leur lien de parenté se devinait dans leurs épaules carrées, leur stature imposante et l'azur sombre de leurs yeux, pareils à deux paires de saphirs éclatants.

– Je me sauve, annonça Pit, le pied déjà posé sur le chemin, à ce soir !

Rose et Cid accompagnèrent son départ d'un geste de la main puis, bras dessus bras dessous, la mère et son fils pénétrèrent à l'intérieur de la demeure.

En passant le pas de la porte, une odeur fraîche et familière envahit les narines du jeune homme. Une pièce unique regroupait le séjour, la cuisine et la salle à manger. Le cœur de la maison, une imposante cheminée en pierre, avec son manteau en bois lourdement sculpté, était adossée au mur sud. Deux fauteuils en velours usé lui faisaient face. Contigu à la porte, un escalier menait à une mansarde, la chambre que Cid occupait seul depuis ses cinq ans, époque où ses parents avaient déménagé leur lit dans la pièce du dessous. Le grand-père de Cid, un habile menuisier, avait façonné le mobilier selon un style sirésien classique, unissant le chêne massif et les arabesques. Allié aux multiples compositions de Rose présentes sur chacun des meubles, il émanait du foyer des Malone une atmosphère chaleureuse.

– Mon chéri, regarde qui a daigné nous faire l'honneur de sa présence, claironna Rose, tout en posant son panier sur la table.

Davis Malone siégeait à son bureau, dans l'angle opposé à l'entrée, le nez dans ses écrits. Ses cheveux, dont une poignée

de mèches blanches avaient atténué la noirceur, étaient retenus par un lacet de cuir. Sa position voûtée faisait ressortir un dos musculeux et des épaules étonnamment développées pour un clerc de notaire.

Trop absorbé par sa tâche, le grincement de la porte ne l'avait pas troublé, mais il leva la tête en entendant les mots de sa femme.

– Cid, te voilà enfin, s'exclama-t-il, enthousiaste.

Davis prit soin de laver sa plume avant de la ranger dans l'écritoire et de reboucher son encrier. Il poussa son bureau des deux mains pour se donner de l'élan et recula son fauteuil vers le centre de la pièce, le fit pivoter en direction de la table qu'il atteignit avec dextérité. Prenant appui sur les accoudoirs, il se hissa sur ses bras, balança son buste vers une chaise où il se laissa tomber. Cid s'installa sur l'assise face à lui. Rose apporta un pichet de jus de pomme et trois verres sur un plateau en étain, avant de se placer derrière son époux, les mains sur ses épaules.

Cid n'aimait pas se retrouver au centre de l'attention, même face à ses parents. Il se tassa sur lui-même, tortillant nerveusement ses doigts sous la table, une boule d'angoisse coincée au fond de sa gorge.

Davis braquait son regard azuréen sur son enfant. Contrairement à sa femme, le père Malone paraissait beaucoup plus âgé. La vie lui avait apporté son lot de malheurs, ceux qui gravent la peau d'un homme prématurément. Sa rencontre avec Rose avait créé une bouffée d'oxygène dans son existence mélancolique, la naissance de Cid changea en profondeur son caractère taciturne. Survint un autre caillou sur le sentier bosselé

de sa vie, un bête accident qui aurait pu faire voler en éclats l'harmonie du foyer, mais duquel la famille se releva, encore plus unie.

– Ce matin, ta mère a croisé Russel au marché, relata Davis, imagine sa surprise quand il a évoqué ta volonté d'intégrer un Collège l'an prochain et les lettres de recommandations qu'ils te remettraient ce soir, avant ton départ. Mon fils, pourquoi nous l'avoir caché ?

Cid s'empourpra. À l'origine, il avait demandé à Russel, un unique courrier afin de postuler au Collège des Arts de Sirès, l'un des moins prestigieux, mais qui offrait une bonne formation de portraitiste ou de peintre de commande. Le précepteur s'était un peu emballé. Cid voyait trop petit selon lui, avec son talent, il pouvait prétendre aux plus grandes institutions, les écoles se battraient pour l'avoir. L'élève ne l'avait pas pris au sérieux, Russel savait manier l'art de l'exagération.

Au fond de lui, le garçon rêvait de cette aventure. Il n'avait jamais quitté les frontières de la région et s'était rendu seulement deux fois à Sirès, la Cité la plus proche de Tomis, éloignée d'une cinquantaine de kilomètres. S'il l'avait caché à ses parents, c'est qu'il redoutait de les décevoir. En cas d'échec, Arnaud Faelens, le meilleur ami de Davis et oncle de Mélie, souhaitait le recommander à *La gazette sirésienne*, une solution de repli et une façon plus réaliste de vivre de sa passion.

– C'est fabuleux, reprit Davis en frappant la table du plat de la main, un Malone dans un Collège, qu'attendais-tu pour nous l'annoncer ?

– Je dois d'abord passer l'examen et la sélection est rude,

tempéra le jeune homme, et puis, si je suis accepté, je serai obligé de travailler cet été, pour payer les fournitures et tout le reste et je ne pourrai pas vous aider durant les moissons.

– Mon garçon, tu dois me faire une promesse, dit Davis en fixant son fils avec intensité. Quand tu te retrouveras devant le jury, ne pense pas à tes vieux parents et surtout pas aux travaux des champs. Saisis ta chance, Cid, car elle ne se représentera jamais. Noona t’a offert ce don, tu ne dois pas le gâcher en restant auprès de nous, à user tes mains sur une fourche. Ton destin ne se trouve pas à Tomis.

Davis n’évoquait jamais le nom de la Bienfaitrice à la légère, ce qui conféra du poids supplémentaire à son discours.

– Si nous souhaitions te voir avant la fête, reprit-il, c’est pour te remettre un petit quelque chose.

– Un présent ! Mais pour quelle occasion ?

– Nous aurions aimé te l’offrir pour ton anniversaire, expliqua Rose, mais Arnaud ne l’a ramené de Sirès que la semaine dernière. Disons que c’est un cadeau de départ.

D’un pas léger, elle se dirigea vers la commode, ouvrit le tiroir du bas et en sortit un paquet de forme rectangulaire, enveloppé dans du papier de soie qu’elle déposa devant son fils. Avec fébrilité, le garçon défit les couches d’emballage. Soulevant le dernier morceau, il découvrit une besace en cuir châtain foncé pourvu d’une large lanière. Le rabat se fermait à l’aide de trois boucles en bronze finement ouvragées. Cid caressa du bout des doigts les inscriptions, son nom, cousues en lettres dorées sur la tranche et fut stupéfait par sa douceur. Un objet de cette qualité coûtait une petite fortune, les économies familiales de toute une année.

– C’est une folie, murmura Cid.

Ému, il se leva de sa chaise, contourna la table et enlaça ses parents. Aucun des Malone ne désira mettre fin à cette longue et silencieuse étreinte, de plus en plus fréquente à mesure que la date de son départ approchait.

Le soleil entamait sa descente quand les Malone remontèrent les rues sinueuses et désertes de Tomis. Davis avait sollicité l’aide de Cid pour pousser son fauteuil jusqu’au lieu de la fête, la place centrale du village. Son fils avait accepté avec plaisir cette demande plutôt inhabituelle.

Le jeune homme avait enfilé sa tenue de voyage, un ensemble de coton composé d’une chemise beige et d’un pantalon noir centré à la taille et aux chevilles. Un gilet en cuir usé, coupé aux épaules, se fermait sur le devant grâce à un lacet. Ses bottes lui montaient jusqu’à mi-mollet. Elles avaient appartenu à Davis qui ne les avait portées que deux ou trois fois. Rose les avait découvertes au fond d’un coffre de vieilleries. Elle les avait brossées, cirées, vernies, leur rendant leur éclat perdu après deux décennies enfouies entre d’antiques casseroles et des draps poussiéreux. Sa cape de voyage en laine grossière était posée sur les genoux de son père. Par cette douce, mais chaude soirée de début d’été, les habits de Cid lui collaient à la peau.

Davis tenait également les sacs de son fils, comprenant ses vêtements, des vivres et de l’eau pour la route, un nécessaire de toilette et quelques illustrations que le jeune homme souhaitait présenter lors de son entretien au Collège. Il avait rempli sa nouvelle besace de feuilles et de crayons et la portait avec fierté sur son épaule.



Rose trotta à leurs côtés d'un pas souple, le regard attiré par les multiples lumières qui frétilaient au loin et qui donnaient à Tomis des allures féeriques, comme un univers parallèle apparu subitement au milieu du village.

L'entière des habitants s'était rassemblée près de la fontaine. La statue de Noona, juvénile, souriante, un fagot de blé dans ses bras menus, jetait un œil amusé et protecteur aux danseurs qui tournaient autour d'elle sur un rythme effréné. Les édifices, d'habitude si austères, étaient parés de lanternes aux couleurs vives qui pendaient au bout de fins cordons. Le vent balançait avec légèreté les guirlandes de fleurs confectionnées par les enfants, reliant les réverbères entre eux. Les pétales se décrochaient, un par un, voletaient quelques instants, puis échouaient sur le sol, formant un tapis agité par le passage des villageois.

Cid parcourut la foule des yeux, à la recherche de ses amis. Il les repéra avec facilité. Près du buffet, Pit empêchait ses cinq galopins de petits frères de se goinfrer de sucreries, caramels mous et maïs soufflé. Il ne se privait pas, en revanche, pour engloutir une tartine grillée recouverte de lard fumé et de fromage.

Il reconnut Mélie au milieu des danseurs. Son frère, Allen, l'accompagnait, et tous deux riaient à gorge déployée de l'incapacité du jeune homme à suivre le rythme. Elle portait également sa tenue de voyage, une combinaison brune en lin, serrée sous la poitrine, surmontée d'une veste en cuir, de jambières et de véritables bottes de cavalière. Des petites violettes parsemaient une coiffure sophistiquée. Elle haletait, des gouttes de sueur perlaient sur son front satiné.

Près du buffet, un homme au costume bleu vif rehaussé de broderies dorées attira son attention. Ses cheveux grisonnants, ses lunettes rondes perchées au bout du nez ainsi que cette lueur d'intelligence, mêlée de malice, lui donnaient l'aspect des vieux sages de contes pour enfants. Son embonpoint, qui s'était accentué depuis son arrivée à Tomis, faisait tendre son gilet de flanelle. Un verre de cidre à la main, Russel conversait avec Archibald Faelens. En apercevant la famille Malone, il coupa court à l'échange d'une tape sur l'épaule et se dirigea vers eux d'un pas lourd. Il saisit la main de Davis qu'il secoua avec énergie, lança un signe de tête à Rose qui lui rendit, accompagné d'un clin d'œil.

– Ah, voilà enfin notre futur Collégien ! s'exclama-t-il de sa voix rauque, je vous l'emprunte, si vous ne voyez pas d'objections.

Sans attendre l'accord de ses parents, il attrapa Cid par le bras et l'amena en bout de table, près des boissons alcoolisées, au plus loin de la cacophonie. Il saisit un pichet et recouvrit les quelques gouttes qui nappaient le fond de son godet d'un liquide ambré pétillant. Faisant preuve de nonchalance, il se mit à siroter le breuvage.

– Alors, c'est le grand jour, nerveux ?

– Un peu, répliqua le jeune Tomisien en se servant à son tour, vous n'appréhendiez pas votre propre Cérémonie du Recensement ?

– Pour sûr, mon élève, répondit-il avec un large sourire, je m'en souviens comme si c'était hier, une sacrée fête, Danaé brillait de mille feux. Le Grand Édile avait fait appel à une troupe de cracheurs de feu, je n'en avais jamais vu auparavant.

J'avais également rencontré cette jeune et jolie Édonienne prénommée Kaila ou Kira, désolé, ma mémoire me fait défaut. La découverte de la Capitale restera le moment le plus excitant de toute mon existence.

Russel n'évoquait jamais son passé. L'alcool lui déliant la langue, Cid s'engouffra dans la brèche.

– Votre vie à la Capitale ne vous manque pas ? demanda-t-il en portant avec dédain son verre aux bords des lèvres.

– J'y ai passé les plus belles années de ma jeunesse. Danaé est une ville incroyable, Cid. Pour un garçon qui n'a jamais connu autre chose que son village, chaque journée déborde de rencontres et d'expériences singulières. Toutefois, elle prend autant qu'elle offre. La Capitale peut se révéler cruelle, elle attire les jeunes gens et s'ils ne s'en méfient pas, elle les engloutit tout entiers.

La voix du précepteur se teinta d'une pointe de mélancolie.

– Voici les recommandations promises, prends-en soin, elles sont ta porte d'entrée pour les auditions des Collèges. Sans elles, tu ne pourras pas rencontrer les examinateurs.

Il fourra la main dans la poche intérieure de son veston et en sortit quatre documents enroulés sur eux-mêmes et maintenus par un ruban écarlate. Cid les accueillit comme un trésor inestimable et les rangea avec précaution dans sa besace.

– J'ai opté pour la crème de la crème, Élvire, Démétia, Édona et Danaé, bien sûr.

Tous ces noms exotiques étourdirent le jeune Tomisien. Il ne connaissait la Fédération qu'à travers ses cours de géographie, cela se résumait à des points noirs sur une carte et de brefs éléments de descriptions. La luxueuse Cité d'Élvire, Édona,

Gardienne des frontières du Sud, Démétia, Garante des loisirs et pour finir Danaé, la plus éclatante Cité de la Fédération.

– Mon atelier me paraîtra bien vide quand tu seras parti, soupira Russel.

– Vous ne pensez pas à prendre un nouvel apprenti.

– Fils, ce fut un plaisir d’être ton enseignant, tu es un bon élève qui ne se repose pas sur son talent pur, tu écoutes, tu travailles dur, continue, et tu iras loin. Je suis vieux et mon temps n’est plus à gaspiller, surtout avec un fainéant qui cherche juste à échapper aux travaux agricoles.

Cid acquiesça d’un signe de tête, mais s’abstint de répondre. Russel faisait tache dans Tomis, son attitude, son éloquence indiquait qu’il venait d’un milieu éduqué, mais il ne semblait pas avoir de famille et refusait de parler de son passé. Il était arrivé six ans auparavant, se présentant uniquement par son prénom, à la recherche d’un logement assez grand pour y abriter une salle de travail. Sa réputation s’était répandue dans les villages environnants et les commandes s’étaient entassées sur le bureau en chêne de son atelier. Il les acceptait toutes, puis maudissait tout ce travail qui s’accumulait.

Il avait pris Cid sous son aile quelque temps après son arrivée. Un jour où il remplaçait l’enseignant, il était tombé sur les dessins de l’enfant et reconnu une habileté naissante. Il lui proposa de lui donner quelques cours. À l’âge de treize ans, quand le jeune homme quitta l’école, Russel offrit de le prendre en apprentissage, combinant son labeur sur la parcelle familiale aux leçons d’art. Leurs caractères s’étaient vite accordés, ils pouvaient rester des heures dans un silence absolu, ou, à l’inverse, conversaient avec verve, laissant le temps s’écouler

jusqu'au crépuscule.

Profitant de ce silence entre les deux artistes, Mélie sauta sur le jeune homme et l'attira au cœur de la ronde qui s'était formée autour de la fontaine. Délaissé, Russel se resservit un verre de cidre et reprit sa discussion avec Archibald.

Très vite, Cid se retrouva en difficulté. Il avait toujours un temps de retard sur la musique et ses deux pieds gauches s'écrasaient lourdement sur ceux de la Tomisienne. L'arrivée de Pit, un excellent danseur, n'aida pas à le mettre en valeur.

Le soleil s'était couché depuis plus d'une heure quand l'orchestre s'arrêta brusquement. Les villageois avaient abandonné la danse et se prélassaient sur les larges bancs en bois disposés aux quatre coins de la place. Cid, Pit, Mélie et les autres Tomisiens de leurs âges s'étaient regroupés autour d'une table et tentaient d'appréhender leur nervosité.

Tous les regards se tournèrent en direction de l'Édile Faelens quand il s'avança avec dignité vers une estrade installée près de l'Hôtel du village. Sa redingote flottait derrière lui, ainsi que ses cheveux blancs comme neige. Sa silhouette fluette n'entravait pas cette aura magnétique, une prestance acquise au fil des longues années à la tête du bourg. Il tenait dans sa main gauche un petit carnet à la couverture de cuir brun. D'un pas leste, il grimpa les quelques marches qui l'élevèrent au-dessus de ses compatriotes.

– Mes amis, mes amis, commença-t-il, ses yeux dorés et perçants scrutant la foule, quelle fierté de me présenter devant vous pour une nouvelle Cérémonie du Recensement. Quelle année ! À nouveau, Noona a fait preuve de générosité avec

notre village. Nos champs se sont remplis de récoltes abondantes, nos arbres se sont couverts de fruits délicieux, votre travail et votre dévouement ont permis de faire prospérer Tomis, pour qu'elle conserve sa réputation de bourgade la plus agréable de toute la Fédération.

– C'est reparti pour le même discours assommant, chuchota Mélie à Cid, dans le creux de l'oreille.

– Nous présentons huit recensés cette année, proclama-t-il en pointant du doigt la table des jeunes gens. Enfants de Tomis, votre avenir se décidera dans les prochains jours. Un choix crucial s'offre à vous, revenir auprès de notre communauté ou partir à la découverte de la Fédération. C'est une décision difficile que nous avons tous pris à notre époque. Sachez que ce village restera votre foyer et vous accueillera toujours à bras ouverts.

L'Édile marqua un temps, ménageant son auditoire, puis tendit le petit carnet noir en direction de la foule.

– Comme tous les ans, l'un d'entre vous sera chargé de remettre ce registre à Danaé. C'est notre devoir envers la Capitale et le Grand Édile de rendre compte des faits marquants vécus par Tomis. Pour remplir cette tâche importante, j'appelle Mélie Faelens.

La foule applaudit la jeune femme et Pit ajouta des sifflements à cette ovation. Mélie rejoignit son père d'un air ennuyé. Elle accepta le calepin, témoignage des mariages, naissances, décès et le rangea sans égard dans sa sacoche.

Archibald Faelens attendit que sa fille retourne s'asseoir entre les cousins Malone avant de continuer son discours d'une voix qu'il chercha à rendre mystérieuse :

– Mes enfants, cette année est particulière, vous n’êtes pas sans l’ignorer. Dans quelques jours, vous aurez la chance d’assister à un événement unique, que dis-je, exceptionnel. Je ne vous cache pas ressentir une pointe de jalousie, mais Noona a choisi votre génération pour être témoin de ce moment. Pendant la Cérémonie, cette grande fête où les différentes régions seront mises à l’honneur, notre souverain choisira des recensés pour assurer l’éminente fonction de Gardien. Peu de Tomisiens peuvent se vanter d’avoir contemplé un de ces vestiges du savoir antique, mais vous, vous aurez l’honneur d’admirer les treize Artefacts réunis et d’acclamer leurs nouveaux protecteurs.

À cette évocation, un silence pesant plana sur la place du village. Cid perçut les regards envieus de ses concitoyens. Le hasard l’avait fait naître seize ans auparavant, lui assurant d’assister à cet événement si marquant dans l’histoire de son pays. Il se savait garant d’un devoir envers Tomis, celui de mémoire et de transmission. Il s’était promis de retranscrire sur papier la magnificence des Artefacts et jubilait à l’idée de se retrouver bientôt devant ces reliques.

La voix solennelle d’Archibald le tira de ses pensées.

– Trêve de bavardages, l’heure du départ approche ! Vos montures et vos guides vous attendent à l’extérieur. Mes chers Tomisiens, venez saluer une dernière fois nos enfants, qui dans quelques jours, deviendront des adultes.

\*\*\*\*\*

## 2

**A** la sortie du village, une dizaine de chevaux patientaient le long de l'unique chemin qui reliait Tomis au reste de la Fédération. Ils broutaient tranquillement, arrachant des touffes d'herbe qu'ils mâchaient avec flegme, les paquetages des voyageurs disposés sur leur dos, de part et d'autre de la selle.

Quatre hommes surveillaient les montures, des soldats, au vu de l'écusson cousu sur leur manteau de laine sombre. Cid reconnut le plus jeune d'entre eux, Rise Faelens, capitaine de la garde de Tomis, chargé comme tous les ans d'accompagner les recensés à Danaé. Les autres, des Sirésiens, étaient venus prêter main-forte pour l'escorte.

Rise vint à la rencontre de la procession, souffla une dernière bouffée de sa cigarette avant de la jeter négligemment sur le bas-côté. C'était un militaire accompli, qui avait étudié au Collège de la Défense d'Édona. Le mal du pays l'avait fait revenir au village, cinq années plus tôt, abandonnant sa carrière afin d'assurer le poste vacant de capitaine. Volontaire, obstiné, dynamique, il jouait le rôle de modèle pour les jeunes gens de Tomis et de précepteur pour sa sœur cadette.

– Tout est en ordre ? sollicita l'Édile à son fils aîné.



– Affirmatif, si nous partons maintenant et tenons l’allure, Sirès sera visible dans moins de trois heures.

Il se tourna vers les huit recensés et lança d’une voix énergique :

– En selle, les jeunes !

Mélie se précipita vers Nira, sa jument couleur caramel qui leva la tête en reconnaissant le pas de sa maîtresse. La cavalière lui tapota le flanc et l’enfourcha avec habileté. Elle fut imitée par Pit, qui grimpa sur le cheval fourni par le menuisier. Cid s’approcha de Boka, un hongre aussi vieux que lui, prêté par le forgeron Vane.

– Alors mon grand, lui dit-il assez bas, de peur d’être entendu par ses camarades, on va faire un bout de chemin ensemble. Je te prie de m’excuser d’avance pour mon incompetence.

Cet excès de politesse lui parut nécessaire pour créer un lien avec la bête. Cid avait rarement l’occasion de chevaucher, la famille Malone ne possédait pas son propre cheval et il doutait de sa capacité à assurer le trajet jusque Danaé. Il posa son pied gauche dans l’étrier, prit de l’élan avec l’autre jambe, puis s’aidant du pommeau, parvint à atteindre la selle du premier coup. Soulagé de s’en être aussi bien sorti, Cid se pencha et caressa la crinière de son nouveau compagnon. L’animal émit un petit hennissement de plaisir. La cohabitation s’annonçait plus agréable que prévu.

Rise détacha les cordes qui maintenaient les chevaux près des arbres. Les plus fougueux s’enhardirent de cette liberté retrouvée. Boka leva ses yeux globuleux sur ses congénères avant de retourner à son repas.

Cid sentit le regard des villageois se promener sur lui et ses compagnons. L'heure des adieux était arrivée. Il chercha ses parents et les repéra en marge de la foule. Ils agitaient leurs mains avec ferveur dans sa direction, le garçon leur répondit par un sourire détendu qu'il espérait suffisamment convaincant.

Le capitaine Faelens sauta sur son cheval et prit la tête du groupe. Le cortège se mit en branle et les jeunes gens gagnèrent un à un la route, formant une file qui s'éloigna dans un tourbillon de poussières. En quelques minutes, le village rétrécit jusqu'à devenir un infime point de lumière perdu dans l'horizon.

La troupe galopa à vive allure, profitant d'une lune pleine, au milieu d'un ciel sans nuages. À perte de vue s'étendait le chemin de terre battue, bordé de tilleuls longilignes. Cid, qui avait tant redouté ce périple, se surprit à apprécier le voyage. L'air frais et vivifiant lui claquait le visage et laissait le haut de ses pommettes rougies.

Contre toute attente, il ne faisait pas partie des derniers. Il chevauchait au côté de Pit, pourtant meilleur cavalier que son cousin. En tête, Mélie, confiante dans les aptitudes de sa jument, se disputait la première place avec son frère. Derrière eux, Gabriel, autre élève de Rise, s'évertuait à rattraper son maître et sa condisciple. Les jumeaux Jax et Orine, ultimes rejetons d'une grande famille d'agriculteurs galopaient avec aisance, habitués au trajet hebdomadaire qu'ils effectuaient pour les livraisons de blé à Sirès. Ils encourageaient Luane et Anfel, en queue de peloton, qui peinaient à tenir le rythme.

Après une heure et demie de route, la troupe arriva aux abords d'une intersection. Un groupe d'une taille similaire avait pris possession du carrefour. Rise leva le poing et les cavaliers

tirèrent sur leurs brides pour imposer le pas à leurs montures.

– Hé, Max, héla le capitaine en direction d'un grand costaud qui dépassait tous les autres d'une tête.

– Rise, répondit-il en se laissant glisser de sa selle, mon ami, tu confirmes la réputation des Tomisiens, toujours bons derniers.

En réponse à cette provocation, le soldat se contenta de sourire. Il descendit à son tour et s'avança vers le géant.

– Et toi, celle des Tallassiens, toujours prompts à fanfaronner.

Le prénommé Max lança un rire franc et sonore, attrapa Rise par l'épaule, et lui asséna une vigoureuse accolade.

– Quelques minutes de pause les jeunes, annonça le Tomisien à sa compagnie, dégourdissez-vous les jambes, mangez un morceau, on se remet en route dans un quart d'heure.

Un soupir de satisfaction accueillit cette halte bien méritée. Les recensés des deux villages se dirigèrent vers le bas-côté, s'installèrent sur les rochers qui délimitaient le chemin de la plaine, en prenant bien soin de ne pas se mélanger. Cid remarqua le regard insistant d'un garçon à la chevelure rousse pointé vers Mélie. Trop absorbée par le contenu de son panier-repas, la jeune femme resta insensible à ses œillades.

Cid ouvrit son sac et en sortit un cake aux olives préparé par sa mère pour le voyage. Il le découpa en tranches épaisses et en proposa à ses compagnons. La réputation de cuisinière de Rose Malone eut raison de la pâtisserie en quelques bouchées.

– Tu connais ce type ? demanda Pit, en désignant le colosse qui discutait avec Rise et les soldats sirésiens.

– C’est Maxwell, le capitaine de la garde de Tallas, grommela Mélie.

– Tu n’as pas l’air de le porter dans ton cœur, commenta Cid.

Mélie haussa les épaules.

– C’est un ami de Rise, ils ont étudié ensemble à Édona. Rise apprécie beaucoup son côté naturel et franc, répondit-elle d’un ton cynique, mimant des guillemets avec les doigts.

– Il m’inspire confiance, je le trouve sympathique, marmonna Pit, la bouche pleine de raisins secs.

– C’est un m’as-tu-vu. Il prend un malin plaisir à provoquer mon frère. Il le rabaisse sur ses talents militaires, sa capacité à administrer un poste de garde. Pour lui, Tomis est un trou perdu, c’est peut-être vrai, mais Tallas n’est pas Danaé non plus.

– Je ne l’ai jamais vu au village, s’étonna Cid, où l’as-tu rencontré ?

– Avec Gabriel, nous avons suivi un entraînement au Collège de la Défense l’été dernier. Maxwell était notre instructeur, et il se révéla un médiocre professeur. Selon lui, je n’avais pas les qualités requises pour intégrer une école. Il a refusé que je touche une arme pendant tout le stage, je me suis contentée de courir, à travers champs, pendant des heures, un calvaire et une perte de temps.

– C’était peut-être un test, hasarda Pit, pour éprouver ton endurance.

– Toi, Pitka Malone, avec ta résistance d’escargot, tu n’aurais même pas tenu une journée.

Pit dégluti. Il avait l’habitude de ses répliques cinglantes, qui

pouvaient survenir à n'importe quel moment, souvent en réponse à ses remarques.

– Il m'a prise en grippe dès le premier jour. J'ai osé considérer ses techniques comme désuètes et cela ne lui a pas plu du tout. Il a conseillé à Rise de m'orienter vers le Savoir ou la Santé, où je trouverais ma place.

Cid pouvait lire sur les traits tendus de sa jeune amie, la peine que ce jugement avait causée chez elle. Il cherchait les mots pour la reconforter quand un grondement résonna au loin. Rise sortit son épée, Maxwell se rua sur son cheval et attrapa sa masse d'armes. Accompagnés des Sirésiens, les deux capitaines se placèrent en première ligne, prêts à accueillir ce tonnerre ambulante. L'angoisse gagna les recensés, ils s'échangèrent des regards anxieux, se blottirent les uns contre les autres.

Un sifflement comparable au cri d'une chouette déchira la nuit. Il se répéta, à trois reprises, plus distinctement à mesure qu'il se rapprochait. Les soldats, reconnaissant le signal, se détendirent. Le Tomisien rangea son arme dans son fourreau, le Tallassien accrocha la sienne à sa ceinture. Une vingtaine d'ombres vaporeuses émergèrent du brouillard qui avait envahi la campagne.

Les nouveaux arrivants ralentirent et Rise s'avança à leur rencontre. Une femme brune d'une trentaine d'années, l'air sévère, menait la troupe. Elle arborait une armure complète sous sa cape de laine bleu nuit. Quand le soldat parvint à son niveau, elle descendit de cheval et ils entamèrent une discussion animée. Au terme de cet échange, Rise revint vers les recensés au pas de course.

– Rangez vos affaires, je veux vous voir prêts à partir dans

cinq minutes.

Se tournant vers Maxwell, il continua :

– Les Orcaniens nous accompagnent, ce n'était pas prévu, mais comme ils ont pris un peu de retard, autant chevaucher ensemble. Jade m'a assuré qu'ils n'avaient pas besoin de pause, notre prochaine halte sera Sirès.

Le Tallassien approuva d'un signe de tête et enjoignit d'un ton plus rude aux recensés placés sous ses ordres de se dépêcher.

De gros nuages étaient apparus, masquant par intermittence le disque argenté qui les avait guidés jusque-là. Sans visibilité et avec le triple de cavaliers, la troupe ne pouvait maintenir la même vitesse. À cette allure, les recensés pouvaient discuter et faire connaissance. Pit s'y attela avec plaisir. Il offrit son sourire de séducteur à deux Orcaniennes qui le regardaient en coin et riaient sous cape. Pit Malone aimait par-dessus tout jouer de son charme ténébreux qui faisait chavirer le cœur de toutes les jeunes filles de Tomis. Seule Mélie résistait à ses attraits, malgré les attentions maladroitement qu'il lui portait.

Cette dernière avait les yeux fixés sur le trio de tête. La prénommée Jade chevauchait à la droite de ses confrères. Son allure digne, son stoïcisme contrastaient avec l'exubérance de Maxwell, dont la voix caverneuse atteignait les rangs du fond.

– C'est une amie de ton frère également ? demanda Cid.

– Je ne pense pas qu'ils se connaissent personnellement, mais Rise l'estime beaucoup. Il m'a raconté que son village, Orcan, a été victime d'une attaque cette année, au début de l'hiver.

– Une attaque, s'étonna Cid, si loin des frontières.

– Les assaillants sont entrés en pleine nuit et ont dérobé

du grain et des objets prohibés. Les soldats sont parvenus à les chasser, mais les autorités sont désormais sur le qui-vive.

– Je croyais que les brigands n’agressaient que les bourgs périphériques, qu’ils pénétraient rarement dans les terres.

– Orcan se situe à la bordure avec Édon, une des régions les plus touchées. Rise était posté sur un village côtier pendant cinq ans, il a dû gérer une dizaine d’attaques de ce type. Ces rebelles, comme il les nomme, ciblent en priorité les bâtiments stockant les objets interdits. Quand ils se font attraper, ils refusent de parler, même sous la torture.

Jusqu’à maintenant, Tomis avait échappé à ces raids, mais Cid n’ignorait pas la vague d’agressions que subissait le reste du pays, et plus particulièrement les régions des frontières. On ne savait pas grand-chose des assaillants, mais leur obsession pour les objets bannis faisait penser à des rebelles, rejetant les règles imposées par le gouvernement fédéral qui interdisait les pratiques du passé. Seule l’utilisation des treize Artefacts était tolérée car mis au service du peuple et contrôlés par les hautes instances. De tout temps, des insoumis s’étaient opposés à cette loi. Le pouvoir avait maté chaque révolte, les unes après les autres. Ces soulèvements réapparaissaient de façon endémique, mais sans le soutien de la population, ils s’apparentaient à de brèves agitations occasionnées par une bande d’illuminés. Cette fois-ci, c’était différent. La présence des soldats sirésiens pour leur escorte montrait bien qu’un danger plus grand était redouté.

Perdu dans ses pensées, le jeune homme ne remarqua pas le changement de paysage qui s’opéra autour de lui. Les tilleuls se raréfièrent, puis disparurent. La verte plaine laissa place à de

gigantesques champs à perte de vue. Face à lui, les hautes murailles de Sirès se distinguaient même s'il devait encore parcourir quelques kilomètres pour l'atteindre.

Le chemin de terre battue se raccorda à une voie plus large, constituée de fins cailloux blancs qui scintillaient sous les fers des chevaux. Une dizaine de routes parallèles se déversaient sur l'artère principale, gonflant petit à petit le flot des voyageurs qui s'agglutinaient aux portes de Sirès.

En arrivant aux abords des remparts, ils croisèrent des hommes encapuchonnés qui déambulaient entre les rangs et enjoignaient aux cavaliers de descendre de monture. Profitant d'un couloir dégagé, les Tomisiens se faulfilèrent à travers la foule et atteignirent l'autre côté de la porte Sud sans parvenir à éviter les coups de coude et les bousculades.

Le long des murailles, des écuries de fortune étaient installées, simples couches de paille où l'eau fraîche et le foin ne manquaient pas. Cid amena Boka vers une paillasse libre. Le cheval le suivit docilement, indifférent à l'agitation qui régnait autour de lui. Il ne montra aucune satisfaction quand son cavalier le soulagea de ses sacs. Après avoir bu à l'abreuvoir qu'il partagea avec Nira, il se laissa choir, ses quatre pattes recourbées sous son flanc.

– Je vous abandonne ici les jeunes, lança Rise, les guides ne sont pas logés avec les recensés. Votre chambre se trouve à cette adresse. Ne traînez pas dans la ville, la route de demain risque d'être éprouvante, profitez de la nuit pour reprendre des forces.

Il confia un morceau de papier à Mélie et rejoignit Maxwell et Jade qui l'attendaient à l'embouchure d'une petite ruelle. Après



son départ, les Tomisiens s'attroupèrent près de la fille de l'Édile, curieux de connaître l'endroit où ils allaient dormir.

– Alors, dit Pit, lâchant au passage un long bâillement, tu penses pouvoir nous mener à bon port.

– Ce n'est pas la porte à côté, répliqua Mélie, nous allons passer la nuit dans une école, près du Collège des Métiers, à l'autre bout de la ville. Le plus simple est de suivre l'artère principale, on bifurquera après la bibliothèque.

– C'est toi notre guide, déclara Orine.

La cadette d'Archibald Faelens prit la tête du groupe. Ses compagnons sur ses talons, elle traversa la place octogonale, point de départ de toutes les avenues de Sirès et emprunta la voie du milieu, la plus large et la plus encombrée. Elle zigzaguait avec aisance entre les piétons, jetant de temps en temps des coups d'œil en arrière pour s'assurer qu'aucun de ses amis ne s'était perdu en route.

Mélie connaissait la Cité comme sa poche, elle s'y rendait souvent avec son père pour les réunions des Édiles et les Faelens possédaient de la famille sirésienne qui l'accueillait régulièrement.

Cid n'était venu à Sirès qu'à deux reprises. Enfant, il avait rendu visite à Davis en convalescence au Collège de la Santé après son accident. Son second voyage remontait à deux ans, souvenir plus agréable, car l'élève avait accompagné Russel pour la livraison d'une statue de Noona au Collège de la Défense. Ils avaient œuvré ensemble à sa conception et la sculpture ornait désormais le hall d'entrée de l'école. Il se rappelait avoir foulé cette grande artère qui coupait la Cité en deux, reliant entre elles la porte Nord et la sortie Sud. De gigantesques entrepôts se

tenaient de part et d'autre de la voie et les chariots y effectuaient un va-et-vient incessant. Sirès méritait amplement son surnom de « grenier à blé de la Fédération ». La région produisait un quart de toutes les cultures du pays, mais une majorité de cette nourriture était destinée aux Danéens.

Mélie ralentit l'allure, sembla douter un instant, puis tourna dans une ruelle en partie cachée par un colossal immeuble de plusieurs étages que Cid supposa être la bibliothèque. À l'issue du boyau, la fille de l'Édile mena la troupe en direction d'un immense édifice, arborant sur sa toiture une Noona parée des outils de forgeron. Attenante au bâtiment, la porte d'une petite bâtisse était ouverte, comme une invitation à y pénétrer.

À l'intérieur, les recensés tombèrent sur une vieille femme, assise derrière un bureau, le nez plongé dans un jeu de cartes étalé en quatre colonnes. À leur arrivée, elle se leva et lança le mot « village » auquel Mélie répondit par un simple « Tomis, madame ». Elle s'en assura en jetant un œil au registre.

– Tout est en ordre, dit-elle d'une voix rude, votre dortoir se situe au bout du couloir. J'exige la plus grande discrétion, vos camarades des autres villages dorment déjà à poings fermés.

Les Tomisiens traversèrent à pas de loup le sombre corridor. Derrière les portes closes, ils perçurent autant de ronflements que de rires étouffés. La pièce indiquée contenait huit lits de camp, installés sur deux rangées. Ils tâtonnèrent jusqu'à atteindre une couche et Cid hérita de la plus éloignée, près de la fenêtre.

Après avoir retiré ses bottes et son manteau qu'il posa soigneusement sur le sol, il se glissa sous les couvertures et reçut le réconfort attendu. Au loin, une cloche sonna deux fois. Il

entendit ses compagnons discuter à voix basse sans chercher à comprendre leurs conversations, et très vite la fatigue l'emporta.

\*\*\*\*\*

Vers sept heures, le soleil entama son ascension et projeta ses rayons entre les interstices du volet en bois. Cid ouvrit un œil. Le silence régnait dans la pièce, seule la respiration accordée de ses compagnons ébranlait cette quiétude. Aidé par une exquise odeur qui flottait dans l'air, il résista à l'envie d'enfourer à nouveau sa tête sous son oreiller.

Se redressant sur ses coudes, il contempla leur dortoir improvisé. Des bureaux et des chaises étaient entassés au fond de la salle de classe et formaient une pyramide à l'équilibre incertain. Sur les murs, des affiches remplissaient tout l'espace, cartes de la Fédération, herbiers, planches de calcul et abécédaires, qui lui évoquèrent avec nostalgie des souvenirs de sa propre scolarité.

– Cid, entendit-il de l'autre côté de la pièce, tu viens ?

Il tourna la tête et aperçut Mélie, debout près de la porte, une main sur la poignée. Il attrapa ses affaires et se déplaça sur la pointe des pieds jusqu'à elle. Ensemble, ils se glissèrent dans le couloir baigné de lumière, et suivirent le corridor en direction d'une porte battante, attirés par l'arôme qui s'en dégageait.

Le réfectoire était envahi de fumée blanchâtre. Elle s'échappait d'une immense marmite posée sur un tout aussi imposant poêle. L'unique table était assez longue pour contenir une vingtaine de personnes, mais seuls quatre individus à la mine encore ensommeillée prenaient leur repas. Cid et Mélie s'installèrent face à face.

– Bien dormi, les enfants, lança une femme à l'autre bout de la pièce.

Les Tomisiens répondirent par l'affirmative. Elle s'approcha et Cid reconnut la portière de la veille. Son amabilité tranchait avec son accueil de la nuit dernière qui s'expliquait probablement par l'heure tardive à laquelle leur groupe était arrivé.

Elle déposa sur la table une pile de tartines, du beurre et diverses sortes de confitures, puis remplit leurs tasses en étain d'une boisson sombre et fumante. Mélie la remercia et plongea la tête dans sa timbale, appréciant par petites gorgées le réconfortant liquide. Cid croqua une tranche de pain et savoura la mie encore chaude, aussi moelleuse qu'un nuage.

Alors qu'il se délectait de son petit déjeuner, le jeune homme remarqua les yeux amusés de son amie braqués sur lui.

– Tu as des miettes sur le visage, expliqua-t-elle avec un rictus.

Elle se leva, se pencha vers sa figure et du bout des doigts lui effleura le menton. Le contact de sa main, geste tendre, le troubla. Il sentit un picotement envahir le bas de son dos et ses joues s'embrasèrent. Il soutint son regard félin. Mélie avait libéré sa chevelure et il adorait la façon dont ses boucles accompagnaient la forme de son visage, si parfait. Il la trouvait belle et aimait transcrire cette beauté sur papier, comme un artiste idolâtre un paysage cher à son cœur. Quelque chose avait changé entre eux, mais il était incapable de nommer ce nouveau sentiment.

– Vous êtes bien matinaux tous les deux, clama une voix près de la porte battante.

Elle appartenait à Gabriel qui observait avec des yeux ronds la scène entre ses deux compatriotes. Mélie retourna à sa place et les autres Tomisiens apparurent à leur tour. Comme à son habitude, Pit donna une tape amicale sur l'épaule de son cousin en guise de bonjour avant de s'asseoir à ses côtés.

– Je ne vous ai pas entendus vous éclipser, dit-il d'une voix encore somnolente, je dormais trop bien.

– Ma parole, tu es une vraie marmotte, répliqua Mélie.

– Et de quoi parliez-vous ? demanda Pit, une tartine déjà logée dans chacune de ses mains.

– J'allais proposer à Cid de visiter le parc près du Collège du Savoir, son architecture originale devrait titiller ses penchants d'artiste.

– Oui, je le connais, un endroit parfait pour s'isoler, se retrouver rien que tous les deux, c'est très romantique.

Gabriel avait prononcé les derniers mots tout bas, la voix pleine d'insinuations.

– C'est vrai que tu es un bourreau des cœurs, riposta Mélie, qui n'est pas tombé sous le charme de Gabriel Vales ?

Cid admira la capacité de son amie à retourner toutes les situations à son avantage. Elle avait cette aptitude à magnétiser l'attention et à conduire son auditoire vers la direction où elle l'entendait qui le fascinait.

– Je me joins à vous, décida Pit.

– Si tu y tiens, rétorqua Mélie, mais tu n'auras pas le temps de déjeuner, nous partons bientôt.

Pit attrapa autant de tartines qu'il pouvait enfourner dans ses poches, but à toute vitesse le contenu brûlant de sa tasse et se dressa, triomphant.

– Je suis prêt !

Après une rapide toilette à l'eau fraîche, Cid troqua ses vêtements de la veille pour une tenue plus légère, propice à la chaude journée qui s'annonçait. Il enfouit sa cape dans son sac de voyage, empila ses bagages sur son dos et retrouva ses amis sur le trottoir de la ruelle, devant l'école.

De bon matin, Sirès arborait un autre visage, mais ne semblait jamais connaître de repos. En remontant l'allée, ils croisèrent une population nombreuse et hétéroclite, des Collégiens aux couleurs de leurs institutions déambulaient par petits groupes, des badauds, paniers et besaces sous le bras, gagnaient eux aussi la rue principale, des enfants passaient entre leurs jambes, ravis de cette journée sans classe. L'encombrement des piétons de la nuit avait laissé place au défilé des chariots remplis à ras bord de marchandises. Ce flot occasionnait des embouteillages et les noms d'oiseaux circulaient allègrement.

Mélie traversa la ville avec aisance, franchissant les obstacles sans un regard derrière elle. Les cousins peinaient à la suivre. À plusieurs reprises, ils la perdirent de vue, pour mieux la retrouver quelques minutes plus tard, immobile, la bouche emplies de reproches sur leur lenteur d'escargot.

Ils marchaient depuis plus d'une demi-heure quand leur destination se dressa devant eux.

– Par Noona, on dirait un labyrinthe, émit Pit, impressionné, tu as l'intention de nous égarer à l'intérieur.

Cid ne pouvait détacher son regard de cette drôle de construction. Face à lui, deux gigantesques murs en pousses de maïs s'étendaient sur plusieurs mètres, puis bifurquaient sur la gauche pour disparaître dans un dédale obscur.

– Ne me donne pas ce genre d’idée, répondit Mélie, avec malice, venez, le plus intéressant se trouve au centre.

Ils s’enfoncèrent dans cet étrange jardin et Cid se sentit comme transporté vers un autre monde. Le brouhaha de la Cité s’évapora et le pépiement des oiseaux remplaça les clameurs des Sirésiens. Mélie les mena par divers corridors, droite, gauche, gauche, droite...

Tout à coup l’atmosphère s’humidifia, une odeur marine flotta dans l’air et après plusieurs intersections, ils découvrirent un petit lac au centre d’un magnifique parc composé d’arbres centenaires et de fleurs multicolores. Une plage de galets entourait l’étendue d’eau. Le pantalon retroussé, des courageux y trempaient leurs jambes jusqu’aux genoux.

Parmi la foule, le regard de Cid fut attiré par la crinière flamboyante du Tallassien aperçu la veille. Au soleil, ses cheveux d’un orange lumineux, alliés à sa peau mate, faisaient ressortir le cristallin de ses yeux verts.

– Orell ! interpella Mélie en direction du jeune homme qui sursauta en entendant son nom.

– Mélie ! s’exclama-t-il, quelle bonne surprise.

Ils se prirent dans les bras, d’une façon que Cid jugea un peu trop fraternelle. Pit, à ses côtés, se crispa.

– Tu nous présentes, dit-il, la mâchoire serrée.

– Oui, pardon, Cid, Pit, voici Orell, nous nous sommes rencontrés l’année dernière, au stage d’entraînement. Orell, tu te souviens peut-être de Pit et Cid, dont je t’ai parlé.

– C’est un plaisir, répliqua le Tallassien, en leur agrippant la main.

Les Tomisiens suivirent Orell jusqu’à son groupe d’amis qui

se prélassaient sur la grève. Mélie ôta ses bottes et ses chaussettes, retroussa sa combinaison et s'avança dans l'eau. Elle encouragea ses compagnons à la rejoindre, mais Cid déclina l'invitation et préféra sortir de sa besace un bloc de papier et un fusain. Son cousin se déchaussa à toute vitesse et la rattrapa en deux enjambées.

Les baigneurs se déplaçaient à petits pas, cherchant à garder l'équilibre sur ce sol mouvant. Mélie, surprise par une différence de niveau, trébucha. En voulant la secourir, Pit glissa et se retrouva le nez dans l'eau. Sa compatriote gloussa devant sa mine déconfite, puis l'aida à se relever. Trempé jusqu'aux os, il revint à contrecœur sur le bord. Il enleva sa chemise pour la faire sécher et exhiba son torse musclé aux regards curieux des jeunes femmes aux alentours.

– Je le trouve louche ce type, bougonna-t-il, les yeux rivés sur le duo. Je n'aime pas son allure, il essaie de l'embobiner et elle n'y voit que du feu. Il prépare un sale coup, c'est sûr.

Cid ne répondit pas, l'esprit obnubilé par son ouvrage. Pit continua quelques instants son monologue, puis finit par s'allonger, son sac de voyage lui fournissant le moelleux nécessaire pour une petite sieste.

Quand Cid dessinait, plus rien n'existait autour de lui et le temps filait. Il scruta avec attention chaque composante du paysage pour figurer à la perfection le décor qui se tenait sous ses yeux. D'un geste assuré, il esquaissa les contours du lac, puis s'attela aux éléments de verdure, les arbres aux branches tombantes, les bosquets épineux et les milliers de fleurs disséminées dans l'herbe.

Soudain de fines gouttelettes s'écrasèrent sur son croquis. Cid



leva la tête et découvrit la mine radieuse de Mélie tout proche de son visage. À nouveau, cette sensation étrange se distilla dans son corps.

– Si le monde s’écroulait, Cid Malone ne pourrait s’empêcher de s’emparer d’une feuille et d’un crayon pour immortaliser ces derniers moments, ironisa-t-elle. Malheureusement, il est temps de ranger ton chef-d’œuvre, nous avons un peu trop traîné et si nous ne voulons pas être bloqués à la sortie de Sirès, il est préférable de partir tout de suite.

Sans ménagement, Mélie secoua Pit et s’assit au côté de son ami somnolent pour se rechausser. Cid remarqua que le lac s’était vidé de ses baigneurs et que la plupart se dirigeaient déjà vers l’entrée du parc. Il plia avec soin son ouvrage et le glissa dans son sac, se remit debout et se précipita vers l’issue, Pit et Mélie derrière lui.

Atteindre la porte Sud se révéla un véritable parcours du combattant. Les recensés affluaient des ruelles adjacentes et envahissaient l’artère principale. Au bout d’une demi-heure, ils arrivèrent aux écuries, déjà noires de monde.

La vision de sa maîtresse mit Nira en joie, un engouement non partagé par Boka, qui se contenta d’accepter les caresses de Cid d’un air blasé avant de le suivre docilement jusqu’à la muraille.

Subitement, la foule s’agita. Cid se sentit poussé vers le trottoir, tandis qu’un passage se créait au milieu du chemin. Une femme montée en amazone sur un splendide étalon blanc immaculé remontait cette allée improvisée, les yeux droit devant, insensible à l’émoi qu’elle occasionnait. Ses cheveux couleur de miel étaient attachés en chignon serré à l’arrière de

son crâne, un bandeau noir plaquait les mèches sur son front. Elle était petite, fluette et sa tenue laissait deviner une taille fine. À sa vue, la foule applaudit et scanda « Airelle ! Airelle ! » Son visage conserva une expression hautaine, mais dès qu'elle arriva au niveau de Cid, le Tomisien remarqua le tremblement de ses mains.

– Qui est-ce ? interrogea Mélie. Une notable de Sirès ?

Un admirateur de la jeune femme, parmi les plus virulents, se retourna sur leur groupe.

– Tu ne connais pas Airelle Tovell ! s'offusqua-t-il. Pourtant, c'est la future Gardienne de l'Amulette, voyons !

– Une Gardienne, répliqua Mélie, visiblement agacée par la remarque de cet opportuniste. Je la trouve maigrelette, non. C'est sûr, elle n'a pas reçu d'entraînement militaire.

– Ne te fie pas à son apparence, elle est tout à fait capable d'assurer ce rôle. Je dirais même qu'elle est plus qualifiée que n'importe quel idiot qui s'engage au Collège de la Défense.

Mélie s'apprêtait à répondre par une pique acerbe dont elle avait le secret, quand la voisine du jeune homme se retourna à son tour.

– Excusez-le, il est très excité que l'Amulette revienne enfin à Sirès.

– C'est normal, rétorqua-t-il, cela fait trop longtemps que l'Artefact n'a pas été confié à un Sirésien. Toi aussi tu as entendu toutes ses rumeurs sur des visites d'Urso auprès de la famille Tovell, si ce n'est pas une preuve ?

– Qui est Urso ? demanda Cid.

– Vous vivez dans une grotte ! répliqua la Sirésienne sur un ton moqueur. Urso est l'actuel détenteur de l'Amulette.

– Il est natif de Parsis, comme si cette région avait autant besoin des pouvoirs de l'Amulette !

– Et tu crois qu'Airelle s'occupera plus de Sirès une fois l'Artefact en sa possession, riposta-t-elle, les deux mains sur les hanches. Ne te berce pas d'illusions, elle fera comme les autres, elle s'installera à Danaé, se mettra au service du Haut-Conseil et oubliera peu à peu sa Cité d'origine.

La conversation des deux Sirésiens s'animant, les Tomisiens s'éclipsèrent. Cid ne pouvait détacher son regard de la silhouette de la cavalière. Si cette jeune femme obtenait l'Amulette, il venait de croiser l'un des seuls habitants de la Fédération à pouvoir utiliser le savoir antique. Il sentit l'excitation mêlée à la curiosité le gagner. Le lendemain aurait lieu la passation, les anciens Gardiens confieraient à des recensés de leurs choix la charge des Artefacts. Il avait hâte d'assister à cet événement rarissime et de découvrir le visage des héros de la nation.

\*\*\*\*\*

# 3

Un pas après l'autre, l'issue approchant, Cid sentait l'excitation ambiante le gagner. Coincé derrière un colosse aux larges épaules, il ne pouvait qu'imaginer la scène au-delà de la muraille de Sirès. Il se figura un essaim grouillant dont le vrombissement provoquait ce son homogène quelque peu angoissant.

À ses côtés, Boka ne partageait pas la fièvre de ses semblables. Cid était impressionné par le calme de l'animal, lui-même désespérait de se retrouver à l'extérieur pour respirer du bon air frais.

Une douzaine de soldats à la mine sévère gardaient le passage et leur présence empêchait cohues et bousculades. D'un simple regard, ils sermonnaient les jeunes gens fougueux et pressaient les flâneurs. Cette ultime barrière franchie, Cid put enfin contempler les milliers d'individus, et autant de montures, réunis au pied des remparts, tous trépignant d'impatience.

– Et maintenant, comment retrouver Rise et les autres parmi cette foule ? souffla Mélie.

Sans la présence des chevaux, les Tomisiens auraient pu profiter des quelques espaces libres pour se frayer un chemin. Accompagnés de leurs canassons, la tâche semblait impossible.

– Contournons la place, proposa Pit, ils nous attendent sûrement dans un endroit dégagé.

Mélie acquiesça. Les trois amis pivotèrent sur la gauche et longèrent le mur d'enceinte. Ils coupèrent à travers champs, puis empruntèrent un petit sentier de terre sinueux. Leurs regards passaient en revue la multitude de groupes qui se tenaient en périphérie. Après avoir traversé la moitié du champ, Mélie s'écria « Les voici ! » en montrant du doigt cinq individus en marge de l'attroupelement.

Sitôt rejoint, Gabriel plaça ses mains sur les hanches et prit un air courroucé.

– C'était bien utile de se lever aux aurores pour arriver bon dernier, sermonna-t-il, encore un peu et vous loupez le départ, où étiez-vous passés ?

– Occupe-toi de tes affaires, Gab, répliqua Mélie sèchement, je n'ai pas de compte à te rendre. Où est Rise ?

– Il discute avec un soldat sirésien, lui répondit Anfel en lui indiquant du regard la position du militaire.

Rise se tenait à distance du convoi, face à un homme particulièrement nerveux. Les bras croisés, il écoutait avec attention le flot de paroles de son interlocuteur qui accompagnait son discours de grands gestes désordonnés.

– On les rejoint, proposa Mélie.

– Ce n'est pas une bonne idée, rétorqua Gabriel, ils se sont éloignés exprès pour garder leur conversation secrète.

Faisant fi des avertissements de son collègue, Mélie donna la bride de Nira à Orine. Quand elle affichait cette mine déterminée, inutile de chercher à la contredire. Sans lui demander son accord, elle agrippa le bras de Cid et l'embarqua

avec elle. Le jeune homme se résigna et confia la garde de Boka à son cousin.

Plus ils s'approchaient de Rise, plus son air grave augurait une mauvaise nouvelle. Quand ils atteignirent sa position, la discussion arrivait à son terme. Après une ultime poignée de main, le Sirésien prit congé et s'engouffra dans la foule qui le happa aussitôt.

– Vous voilà seulement, sermonna le capitaine en remarquant Cid et Mélie, j'ai cru qu'on partirait sans vous.

– Désolée du retard, rétorqua sa cadette, quitter Sirès n'a pas été de tout repos. Que voulait ce soldat sirésien ?

Rise fouilla dans les poches intérieures de son gilet, en sortit un étui en fer cabossé, dévissa le couvercle et attrapa une boîte d'allumettes et une cigarette. Il bloqua cette dernière à la commissure de ses lèvres et l'alluma d'un geste assuré. Il se délecta de la première bouffée et contempla la fumée s'élever en petits anneaux cotonneux.

– L'Édile de Sirès cherche des volontaires pour une mission délicate. Je me suis engagé auprès du village et ne veux pas vous abandonner pour votre Cérémonie du Recensement alors j'ai décliné la proposition. Le bougre était fâché de mon refus, mais je doute qu'il trouve des personnes disponibles pour ce soir.

– Quelle mission ? demanda Mélie, piquée par la curiosité.

– Un site de l'Ancien Monde a été découvert il y a deux jours aux alentours de Tojin. Les autorités de la Cité souhaitent le purger au plus vite, mais selon le garde qui m'a accosté, on estime qu'il s'étend sur plusieurs dizaines de kilomètres.

– Comment a-t-on pu passer à côté d'un lieu aussi grand ?

s'étonna Cid, je croyais que le nettoyage de la Fédération était terminé depuis plus d'un siècle.

– Un enfant se promenait en forêt avec ses parents et le sol s'est dérobé sous ses pieds. Il est tombé de plusieurs mètres, mais a fini sa chute dans un lac, ce qui lui a sauvé la vie. C'est en cherchant la sortie qu'il a découvert une Cité antique enfouie depuis des centaines d'années. Les autorités ont tout de suite condamné l'accès.

– Ils veulent devancer les pillages.

– Exact, sœur, Tojin souhaite accroître la surveillance pendant l'opération, mais en cette période de festivités, c'est presque mission impossible. Même Danaé ne pourra lui apporter l'aide nécessaire ou au détriment de sa sécurité intérieure. La Fête du Recensement amène du grabuge dans la Capitale et toutes les forces de l'ordre sont mises à contribution.

– Quand les rebelles auront vent de cette découverte, ils vont se ruer sur les entrepôts comme des fourmis sur un morceau de sucre pour récupérer les objets avant leur destruction. Des attaques sont à redouter.

Rise acquiesça, tira une dernière bouffée sur sa cigarette et la jeta au sol.

– Je pense m'y rendre demain matin. Une fois Danaé atteinte, vous n'aurez plus besoin de moi avant le retour, dans deux jours. J'essaierai d'enrôler quelques-uns de mes collègues, Maxwell et Jade par exemple.

Le son grave d'une corne couvrit la fin de sa phrase et plongea l'assemblée dans le silence. Au second appel, l'agitation reprit de plus belle. Les recensés encore au sol grimperent sur le dos de leurs montures. Cid, Rise et Mélie slalomèrent avec difficulté

entre les cavaliers, manœuvrant à contre-courant de la foule pour retrouver leurs compatriotes qui les accueillirent avec une mine soulagée. Pit tendit les rênes à Cid et le groupe, à nouveau complet, intégra le convoi.

La largeur de la voie permettait à une dizaine d'individus de se tenir côte à côte. Prévue pour le transport des marchandises agricoles, la route reliant Sirès à Danaé était la plus spacieuse et la mieux entretenue de toute la Fédération. Un flot constant de caravanes y circulaient tout au long de l'année, excepté la semaine de la Cérémonie du Recensement, période où elle était prise d'assaut par tous les Sirésiens de seize ans qui se rendaient à la Capitale.

Subitement, la cohorte prit de la vitesse, Cid se pencha vers l'avant, ses coudes posés sur l'encolure de Boka pour accorder ses mouvements à la monture. La chevauchée était plus fougueuse que la nuit précédente. Le jeune homme avait beaucoup de mal à tenir sa place dans le groupe. Du premier rang qu'il occupait avec Pit, il se retrouva à la traîne. Il tentait de reproduire les leçons d'équitation reçues des années auparavant, mais trop rarement mises en pratique. Pour ajouter à sa maladresse, Boka n'était pas aussi réactif que les autres bêtes, plus vigoureuses et habituées aux grandes distances. Cid lui lançait régulièrement des encouragements auxquels l'animal répondait en secouant la tête et en redoublant d'efforts.

Les villages succédaient aux villages, simples hameaux peuplés d'une vingtaine de foyers, dont l'activité principale consistait à cultiver les immenses champs de blé qui s'étendaient à perte de vue. Les murs d'enceinte réalisés à partir de planches assemblées à la va-vite étaient rongés par le temps et les insectes.



Des enfants accouraient aux bruits des sabots et les habitants se réunissaient sur l'unique chemin en terre battue pour acclamer le passage du cortège.

Un tapis verdoyant remplaça peu à peu les épis en floraison. L'herbe et les pâturages se mêlèrent sur quelques centaines de mètres avant la domination de la vaste plaine. Seuls de gigantesques arbres, des chênes imposants pour la plupart, trônaient sur ces endroits où la Nature avait repris ses droits. Avec le début de l'été, leur feuillage touffu les rendait encore plus majestueux, tels des gardiens de ces étendues sauvages.

Le ventre de Cid gargouillait par intermittence, lui rappelant que son dernier repas remontait à bien trop tôt dans la journée. Il s'en voulait de ne pas avoir apporté quelques provisions pour la route. Il enviait son cousin qui sortait régulièrement de sa poche les tartines subtilisées le matin même pour les engloutir avec plaisir.

La colonne effectua une halte vers trois heures de l'après-midi, profitant d'un lac en bordure de la voie pour désaltérer les chevaux. Le pied posé sur le sol, les cavaliers massèrent leurs membres endoloris, puis s'installèrent sur le bord de la chaussée pour déguster leur collation, un sandwich aux œufs durs et au jambon agrémenté de tomates et de cornichons. Une pomme et une tranche de fromage clôturaient ce frugal repas. Cid se retint de dévorer sa pitance. Il mastiqua chaque morceau de longues secondes puis, pour ne pas réitérer l'erreur précédemment commise, décida de garder le fruit pour la fin du voyage, ne sachant pas quand ils atteindraient Danaé.

– Au fait, lança Anfel à la joyeuse bande, avez-vous vu cette Sirésienne sortir de la Cité sous les applaudissements ? J'ai

cru comprendre qu'elle allait obtenir un Artefact. C'est super excitant !

– Pas vraiment, répliqua Mélie, renfrognée, je l'ai trouvé hautaine et chétive, elle ne m'a pas impressionnée pour un sou.

– Moi je pense plutôt que tu es jalouse, taquina Pit.

– Jalouse ! Comme si j'envisageais de devenir le larbin du Haut-Conseil. N'oubliez pas qu'un Gardien doit obéir sans sourciller à cette bande de bureaucrates, très peu pour moi. Encore, si tu m'avais dit la Hache ou le Bouclier, mais l'Amulette n'a aucun intérêt.

– Les treize ont tous une utilité, intervint Orine, sinon nous ne les aurions pas conservés.

– On raconte qu'elle peut imiter les pouvoirs du soleil, continua Anfel, cracher le feu et cultiver un champ entier en moins d'une journée, j'aimerais beaucoup voir ça.

– Pour faire pousser des salades, on n'a pas besoin de magie, uniquement de l'eau, de la terre et beaucoup de sueur.

– Moi j'opterais pour la Ceinture, coupa Pit, elle forme une carapace invincible sur tout le corps, aucune arme ne peut la transpercer, même la plus aiguisée des épées.

– Et si on te tranche la tête, lança Mélie avec un rictus, ton armure ne t'aura pas beaucoup protégé. De toute façon, pas la peine de rêver, seuls les enfants des Édiles ou des personnages importants reçoivent un Artefact. Les parents de cette « Airelle » ont dû payer une fortune pour qu'elle obtienne la fonction. J'aurais honte à sa place, elle n'a aucun mérite.

– Tu ne la connais même pas, intervint Gabriel, elle est sûrement plus douée que tu le prétends, le Haut-Conseil ne laisserait pas un objet de cette puissance à n'importe qui.

Mélie haussa les épaules, mais ne répliqua pas. Vexée, elle se leva pour rejoindre son frère près des chevaux.

La conversation animée sur les Artefacts se prolongea. Chacun décrivait celui qu'il rêvait de posséder ; Gabriel évoqua le flamboyant Marteau, capable de détruire toute construction, humaine ou naturelle ; Orine ne jurait que par les Bottes, permettant de courir, grimper ou sauter mieux qu'un animal.

Cid restait silencieux. Il ne pouvait s'empêcher de penser à Airelle Tovell, à son allure fière, mais également à ce geste de fébrilité. Accepterait-il de tout quitter, sa vie, ses proches, pour posséder ce pouvoir ? Au fond de lui, il se réjouissait de ne pas avoir à prendre cette décision.

Après ce répit de courte durée, le son de la corne annonçant la fin de la pause provoqua un soupir de découragement général. Selon Rise, la troupe n'avait effectué que la moitié du chemin, information qui accentua l'abattement des Tomisiens.

En pleine digestion, chevaux et cavaliers peinèrent à retrouver le rythme précédent. Cid sentit les muscles de ses jambes et de ses bras s'échauffer. Au moment du coucher, il paierait cher ses piètres compétences équestres.

Très vite, le trajet renoua avec la monotonie des paysages, vastes plaines herbeuses et champs en floraison. Les villages étaient cependant plus éparpillés et, sur plusieurs lieues, ils ne croisèrent aucun être humain. En milieu d'après-midi, ils longèrent une profonde forêt qui leur fournit une fraîcheur très appréciable. Cid remplit ses poumons de l'odeur de la mousse, arôme qui lui évoqua leur clairière.

Le soleil se coucha sur l'horizon vers dix-huit heures. La chaleur qui l'avait enveloppé toute la journée laissa place à une

douce brise. Il regretta de ne pas avoir enfilé sa cape de voyage, roulée en boule dans ses paquetages, car un vent de plus en plus glacial s'engouffrait dans ses vêtements.

La nuit était complète quand d'autres cavaliers apparurent sur une route parallèle. À mesure que les chemins se rapprochaient, les deux cohortes se fondirent en une seule. Cid comprit qu'il s'agissait des recensés de Tojin, une région réputée pour ses cépages et son vin d'excellente qualité.

Le brouillard avait envahi la campagne, allié à l'obscurité grandissante, il contribuait à cette ambiance mystérieuse qui se dégageait de la vallée.

Enfin, Danaé se dressa devant eux. Construite sur les hauteurs d'une colline, elle émergea de ce gigantesque nuage cotonneux, créant l'illusion d'une Cité volante au-dessus de leurs têtes. Telle une colossale fourmière, elle attirait des files interminables de petits points noirs provenant de tous les horizons.

En apercevant le mur d'enceinte, Cid céda à la liesse générale. Ses cris et ses applaudissements s'ajoutèrent à ceux de ses compatriotes et formèrent un joyeux tintamarre. Le périple touchait à sa fin. Il ne restait que quelques centaines de mètres à parcourir pour pénétrer dans le cœur emblématique de la Fédération.

Le cortège s'immobilisa à quelques pas de cet océan blanchâtre. Cid se redressa sur sa selle et étira ses membres ankylosés. Une douleur aiguë transperça les muscles de ses jambes et de son dos, il chercha une position pour l'atténuer, en vain.

Profitant de cette halte, Rise vint se camper devant ses protégés et leur fit signe d'approcher. Malgré les huit heures de

chevauchée, le capitaine ne laissait transparaître aucune marque de fatigue. Droit sur son cheval, la bride tenue d'une seule main, il semblait aussi fringant qu'en début de journée.

– Les jeunes, nous voici arrivés à bon port. Vous serez bientôt récompensés par un repas chaud et un lit douillet, mais avant la détente, il reste une dernière étape à franchir.

Un gémissement se répandit dans les rangs.

– Vous voyez cette purée de pois, vous allez devoir la traverser sans me perdre. En haut, les gardes ne vous autoriseront pas à entrer sans votre laissez-passer, c'est-à-dire moi. J'espère que vous m'avez bien compris, on se concentre et on ne me quitte pas des yeux.

Sur ses paroles, l'aîné des Faelens se retourna dans le sens de la marche et avança en direction du brouillard. Les Tomisiens, alarmés par son discours, s'empressèrent de le rejoindre. Avant d'y pénétrer à son tour, Cid admira quelques instants Danaé, imposante, majestueuse. Son cœur se mit à battre plus fort dans sa poitrine. Il rêvait de ce moment depuis si longtemps...

Chaque année, il attendait avec nervosité le retour des recensés de leur périple à la Capitale. Pendant plus d'une semaine, leurs aventures s'octroyaient le monopole des conversations des villageois. Cid se délectait de ces récits et harcelait les narrateurs pour qu'ils les racontent encore et encore, sans omettre aucun détail.

À l'âge de quatre ou cinq ans, il avait déniché, dans les affaires de sa mère, un gros livre poussiéreux traitant de Danaé. C'était un ouvrage à l'épaisse couverture en cuir, très vieux, très lourd et très compliqué, avec beaucoup de textes écrits en tout petit. Allongé sur le sol du salon, l'enfant avait sacrifié des heures de

jeux à la contemplation des images illustrant les paragraphes. Les jardins aux mille plantes exotiques, les monuments richement sculptés d'arabesques, mais surtout les statues de Noona restaient toujours gravés dans son esprit une dizaine d'années plus tard.

Tout à coup, Cid se sentit basculer vers l'arrière. Il s'accrocha à l'encolure de Boka alors que l'animal entamait l'ascension de la colline. À ce niveau, la brume opaque rendait méconnaissables les formes floues, flottantes aux côtés de Cid. Rise avait déposé un linge rouge sur la croupe de son cheval, cet éclat coloré dans cet environnement laiteux lui servit de repère pour guider sa monture.

Arrivé à mi-chemin, le brouillard commença à se disperser. Plusieurs chemins, espacés d'une trentaine de mètres les uns des autres, supportaient leur propre flot de cavaliers. Chaque route rejoignait une immense arche creusée dans le mur d'enceinte d'où dépassaient des pointes métalliques semblables à une rangée de dents acérées. De gigantesques statues de Noona sculptées dans un marbre d'une blancheur éclatante surmontaient chacune des portes. Aucun défaut, aucune trace des coups du maillet n'altérait la pureté de sa peau de lait. Cid admira le génie de l'artiste qui avait poli ce chef-d'œuvre des jours entiers pour arriver à ce degré de perfection.

La Noona face à lui avait emprunté les traits d'une jeune fille d'une vingtaine d'années. Son visage joufflu et son sourire en coin lui donnaient un air jovial. Un chignon lâche, fixé en haut de son crâne, laissait pendre une dizaine de mèches rebelles sur son front. Elle portait un énorme panier à bout de bras, garni d'épis de blé, de pommes et autres fruits de la région. Sa robe

pourvue de fines bretelles descendait jusqu'à ses pieds. Une corde de coton enroulée cintrait sa poitrine. À Tomis, les femmes qui travaillaient dans les champs arboraient cette tenue durant la période estivale. Il ne manquait à cet accoutrement que le petit chapeau de paille rond si apprécié par les paysans dès le retour des journées ensoleillées. Seul un artiste familier du mode de vie sirésien pouvait reproduire tous ses éléments si spécifiques de cette région. La contemplation de la statue provoqua chez le jeune homme une vive émotion, teintée de fierté.

La sculpture de Noona la plus proche différait de sa sœur sirésienne. Affichant quelques années de plus, elle était accroupie, la tête baissée, un filet posé sur l'épaule. Sa main gauche, placée à quelques centimètres du sol, s'entrouvrait dans l'espoir d'attraper une chose invisible à l'œil de ses admirateurs. Sa robe, beaucoup plus courte que la version de Sirès, montait au-dessus des genoux. Un épais foulard enroulé autour de son front maintenait une chevelure ondulée.

– Cid, lança Mélie en arrivant à son niveau, qu'est-ce que tu fixes au loin ?

Surpris dans sa rêverie, le garçon tendit son doigt en direction de la statue.

– Cette sculpture m'intrigue, je n'ai jamais vu Noona représentée de cette façon.

Mélie plissa les yeux et étudia à son tour la Déesse de marbre.

– Pas de doute, cette Noona est édonienne, conclut-elle après plusieurs minutes de contemplation. Observe les marques sur ses jambes et ses bras, la Cité du Sud est réputée pour son art des tatouages, ses habitants en raffolent.

Cid la dévisagea avec admiration. Malgré ces airs bourrus et ses rêves de champ de bataille, Mélie avait acquis de solides connaissances grâce aux leçons imposées par Archibald. L'Édile de Tomis espérait que sa fille cadette lui succède à la tête du village, mais le caractère impétueux de Mélie avait mis à mal son projet. À force de disputes, un accord avait été trouvé, il avait accepté que Rise l'entraîne en échange de cours particuliers avec plusieurs érudits de Sirès.

- Quel savoir, lança Pit, tu es une véritable encyclopédie.
- Heureusement que l'un d'entre nous possède un peu de jugeote, répliqua-t-elle avec malice, vous pensez que ça sera encore long, je ne supporte plus mes vêtements et je dévorerais un bœuf entier.

Leur discussion avait accompagné leur arrivée au sommet de la colline. Des gardes, engoncés dans d'épaisses capes en laine, bloquaient le passage. Le visage fermé, ils leur firent signe d'avancer.

- Descendez de cheval, ordonna un soldat bourru d'une quarantaine d'années, et confiez-moi le registre.

Tout le monde s'exécuta. Cid sentit un vif élan grimper de ses chevilles jusqu'en haut de ses cuisses quand il mit le pied-à-terre. Mélie se faufila entre ses compagnons et apporta le carnet au garde qui le feuilleta avec attention. Levant la tête, il dévisagea chaque Tomisien, puis se tourna vers Rise.

- Je vois ici que vous logez à l'auberge de l'Épi Doré, dit-il avec une certaine lassitude dans la voix. C'est au sud dans le quartier sirésien. Pour vous orienter dans la Cité, demandez aux passants.

- Je vais les guider, tout est en règle ?



– Oui, reprit le Danéen en refermant d'un coup sec le carnet qu'il tendit à Mélie. Vos chevaux doivent être confiés à l'entrée, ne traînez pas dans la cour et rendez-vous directement dans votre gîte. N'oubliez pas, monsieur, que ces jeunes gens restent sous votre surveillance, s'ils occasionnent du grabuge, vous serez tenu responsable, alors gardez-les à l'œil.

– Oh, j'ai la certitude qu'ils ne causeront pas de problème, garantit Rise, ajoutant un sourire complice à destination de ses protégés.

Sa réponse déclencha un rictus ironique chez le garde. Il héla ses camarades pour qu'ils les laissent passer, puis se détourna d'eux sans une dernière parole ni un regard, son attention portée sur les nouveaux arrivants.

Après avoir conduit les montures aux palefreniers, le groupe se rassembla autour de Rise.

– Nous allons prendre un raccourci jusqu'à l'auberge, expliqua le soldat, il contourne le centre de la Cité et débouche sur le quartier sirésien sans emprunter les grands axes probablement obstrués à cette heure-ci. Nous arriverons d'ici une demi-heure, encore un peu de courage, les jeunes.

La troupe chemina à vive allure. Comme Rise l'avait prédit, ils ne croisèrent que quelques recensés, reconnaissables à leurs tenues de voyage et leur figure lasse. Ils traversèrent un quartier résidentiel, au vu des étranges habitations qui encadraient la rue. Cid n'en avait jamais observé de la sorte, c'étaient des petites maisons empilées les unes sur les autres, par quatre ou cinq maximum, et collées à leurs voisines par un mur commun. On accédait aux étages supérieurs en passant par un escalier extérieur qui s'élevait jusqu'au toit.

Malgré ses mollets en feu, Cid fournit de gros efforts pour se maintenir aux côtés de Rise.

– Je ne savais pas que tu connaissais si bien Danaé, haletait-il, tu es venu souvent dans la Capitale ?

– J’y ai séjourné quelque temps après mon poste à Édonā. Je peux t’accompagner pour une visite guidée après la Cérémonie, enfin, si je ne dois pas me rendre à Tojin, bien sûr.

Cid accepta, enchanté de cette proposition.

Ils pénétrèrent ensuite dans un quartier plus animé où les logements laissèrent peu à peu place à des tavernes et des lieux de restauration. De la musique et des rires s’échappaient des portes ouvertes. Les rues étaient envahies de promeneurs nocturnes à la recherche d’un endroit pour se prélasser après le voyage. Cid remarqua la présence de quelques gardes danéens, l’œil aux aguets, la main sur le pommeau de leur épée courte.

La gargote devant laquelle le groupe s’arrêta arborait en guise d’enseigne un épi de blé en fer forgé recouvert d’une fine pellicule de peinture dorée. Un homme se tenait assis sur un tabouret près de la porte et épluchait des légumes qu’il jetait dans un bac à ses pieds, après les avoir délestés de leurs peaux. Régulièrement, il posait son couteau et buvait une gorgée d’un liquide brun et mousseux.

– Salut Don, héla Rise, à l’attention de l’aubergiste, c’est à cette heure-ci que tu prépares le repas.

Le prénommé Don leva la tête. La cinquantaine bien tassée, son apparence contrastait avec son activité. Les épaules larges, une carrure imposante, il devait mesurer au bas mot un mètre quatre-vingt-dix. Ses cheveux et sa barbe soignés et taillés fort courts, à l’origine bruns, se perlaient de gris. Quelques cicatrices

bardaient sa figure et la plus importante, allant de son front jusqu'au bas de sa joue, lui fendait la paupière gauche.

À la vue du Tomisien, un immense sourire illumina son visage, créant une multitude de pliures aux bords de ses yeux et de sa bouche.

– Les jeunes, je vous présente Don, le patron de la meilleure auberge de Danaé. Vous ne trouverez pas de soupe plus divine, ni de chambres plus agréables pour passer une nuit dans la Capitale.

– Tu me flattes, Rise Faelens, mais c'est un peu exagéré, répliqua leur hôte, puis, jaugeant les recensés des pieds à la tête, alors voici la nouvelle fournée tomisienne, vous m'avez l'air exténués, les enfants. J'ai préparé vos lits et le ragoût de mouton aux cèpes et aux oignons, ma spécialité, termine de mijoter. Entrez, entrez...

Se dressant de toute sa hauteur, il parut encore plus impressionnant, dépassant Rise d'une bonne tête et demie. Il serra chaleureusement la main de son ami, après avoir essuyé la sienne sur un torchon qui pendait à sa ceinture, puis, par une courbette, invita les Tomisiens à entrer.

L'intérieur de l'Épi de Blé se révéla très simple. Une demi-douzaine de tables rondes, entourées par cinq ou six chaises composaient l'intégralité du mobilier. La décoration se limitait à quelques tableaux accrochés aux murs et à une statue de Noona qui trônait sur le manteau de la cheminée. La porte battante, située dans le fond de la pièce, laissait s'échapper une fumée épaisse à chaque passage de la serveuse.

– Vous devez mourir de faim après ce voyage, montez vos affaires au premier étage, pendant ce temps, je dresse la table.

Accompagne-les Rise, tu connais le lieu comme ta poche.

– Mais bien sûr, répliqua l'intéressé, suivez-moi.

Les chambres, à l'image de l'auberge, se révélèrent austères mais bien entretenues. Elles se composaient de deux lits, deux chaises, deux tables de chevet et une penderie. Une peinture, représentant un champ de blé en plein été, constituait le seul élément décoratif.

– Je prends la couche de droite, clama Pit en pénétrant dans la chambre que les cousins Malone partageaient.

Il jeta ses affaires sur la chaise et s'allongea sur la couchette.

– Pas mal, le matelas n'est ni trop mou ni trop ferme et les draps sentent la lavande. On va dormir comme des bébés, je te le dis !

– Je suis tellement fatigué que je m'assoupirais à même le sol, répliqua Cid.

– Allons manger, cela te donnera des forces pour la suite, susurra Pit d'un ton mystérieux.

– La suite, qu'est-ce que tu mijotes encore ?

– Tu verras...

Quand les cousins rejoignirent leurs camarades, les tables débordaient de vaisselle et de plats apportés entre-temps par le maître des lieux. Cid s'installa sur une chaise libre, à côté de Mélie. La jeune femme n'avait pas pu résister à l'odeur alléchante qui se dégageait de son assiette et dévorait avec plaisir. Cid goûta un morceau de ragoût et le trouva divin. Il n'avait besoin que de sa fourchette pour détacher les bouts de viande, preuve d'une cuisson parfaite. L'aigreur des champignons se mariait très bien avec la saveur sucrée des oignons caramélisés et les carottes, navets et courgettes gorgés

de sauce fondaient sur sa langue. Pour accompagner le repas, Don leur servit une bière sirésienne au goût amer, fort appréciée dans la région. Seul le bruit de la vaisselle qui s'entrechoque rompit la quiétude du souper. Pour conclure ce festin, Don apporta un assortiment de fromages sur un grand plateau qu'il posa au centre de la table.

– Mes félicitations, vous êtes un vrai cordon bleu, complimenta Mélie, j'ai rarement mangé de ragoût aussi savoureux. Est-ce une spécialité de Danaé ?

– N'exagérons-rien, répondit l'aubergiste, rougissant. Ce plat est originaire de Reïn. Cette Cité adore le mouton et le mijote sous des formes impensables, entre nous, c'est comme cela que je le préfère.

– Vous êtes natif de Reïn ?

– Non, jeune fille, je suis né à Falize, mes parents sont venus vivre à Danaé quand j'étais enfant. Contre leur avis, j'ai intégré le Collège de la Défense, ce qui m'a permis de découvrir les Cités et leurs spécialités culinaires. Une mauvaise rencontre avec des rebelles m'a valu cette petite cicatrice et a mis un terme à ma carrière militaire. Cette reconversion m'est apparue comme une évidence.

– Vous avez eu bien raison, patron, certifia Pit, trinquons à ce rebelle qui vous a privé de votre œil, mais a révélé ce don. Sans lui, nous aurions mangé un ragoût trop cuit, bu des bières infectes dans une auberge miteuse.

La blague du jeune homme amusa toute l'assemblée et ils levèrent tous leurs verres à cet inconnu. La porte s'ouvrit, laissant entrer Jade, la capitaine de la garde orcanienne. À sa vue, Rise se dressa, termina le contenu de sa timbale et déclara :

– Je dois m'éclipser. Pour votre entretien au Collège, demandez le chemin à Don. Profitez de cette nuit, découvrez et surtout pas de bêtises.

– Toi, non plus, lâcha Mélie, malicieuse, le regard appuyé sur Jade.

– Don, encore merci de t'occuper des jeunes, dit-il à l'aubergiste, sans relever l'allusion de sa petite sœur. Bonne soirée à tous.

Leur chaperon parti, Pit se dressa d'un bond et lança :

– Maintenant, place à la fête, j'ai vu une taverne à deux pas, je propose qu'on s'y rende pour goûter quelques spécialités locales.

– Excellente idée, affirma Mélie, on a bien besoin de se détendre.

Cid soupira :

– Voilà donc ce que tu prévoyais dans la chambre tout à l'heure, je me disais bien que tu avais un plan derrière la tête.

– Tu as entendu Rise, on doit profiter de cette nuit, qui me suit ?

Malgré l'entrain du jeune homme, les autres recensés déclinèrent son offre. Après quelques minutes d'insistance, Pit et Mélie réussirent à convaincre Cid.

– J'accepte de vous accompagner, car tu auras bien besoin de moi, cousin, pour te porter jusqu'à ton lit après avoir ingurgité toutes ces eaux-de-vie.

La taverne se situait à deux pas. À l'intérieur, un orchestre jouait une musique entraînante qui attirait les recensés comme des papillons. Les trois camarades y passèrent une soirée inoubliable. L'alcool, la danse et les rires se mêlèrent jusqu'aux

prémices de l'aurore.

Pour le retour, comme Cid l'avait prédit, lui et Mélie durent soutenir un Pit titubant dont les déclarations brumeuses évoquaient sans retenue son amour pour son amie d'enfance. Cette dernière, gênée par ses propos, faisait mine de ne pas comprendre.

Quand sa main, passée dans le dos de Pit, se posa par mégarde sur celle de Cid, le jeune homme ne la repoussa pas et ils terminèrent le trajet, en silence, sans oser se regarder.

\*\*\*\*\*

